

—Je ne plaisante point, monsieur, reprit Faraude. J'ai veillé Thérèse, je sais bien à peu près son mal que les médecines n'ont pas diminué, au contraire. Je vous vois tous si chagrins et j'ai tant cette petite, que je veux bien de tout mon cœur essayer de la guérir à la mode de la campagne. Je ne dis pas que je réussirai, le bon Dieu tient la vie dans sa main, mais puisque le médecin qui est un savant n'a plus de remèdes à inventer, donnez-là à soigner à Faraude qui est une ignorante, mais qui a élevé plus d'un enfant et qui s'y connaît un brin.

Les deux hommes se parlèrent à demi-voix et, se levant en même temps :

Nous allons consulter ces dames, dirent-ils.

—C'est juste, dit Faraude ; mais écoutez bien mes conditions : on partira aujourd'hui même pour votre campagne, c'est un beau jour et il faut en profiter pour le transport. Ensuite là-bas on me laissera agir à ma guise, tout à fait à ma guise. Il faut dire cela à nos dames, si je ne suis pas libre je ne promets plus rien.

Ils inclinèrent la tête en signe d'assentiment et gagnèrent la chambre de la petite Thérèse qui jouait paisiblement à la poupée sous la surveillance de Marceline.

—Où sont les grand'mères ? demanda M. Labureau, après avoir embrassé sa fille.

—Dans la chambre de maman Gâteau, papa, répondit la petite fille, elles ont la migraine toutes les deux.

Les deux hommes allèrent ouvrir une des portes du fond de l'appartement et se trouvèrent en présence des deux grand'mères qui, accoudées sur un grand guéridon, pleuraient avec force soupirs.

Les deux hommes s'assirent en silence.

—Grand'mère et vous, ma mère, vous avez tort de vous appesantir ainsi sur notre malheur, dit M. Labureau. Il vaudrait mieux voir à nous tourner d'un autre côté.

—Il a déclaré que tout remède serait impuissant, gémit la grand'mère moins âgée, partant moins calme.

—Il y a remède et remède. Revenons à ceux de la nature puisque les autres n'ont rien produit de bon.

Et tout d'une haleine il raconta mot à mot la proposition de Faraude.

Elle fut accueillie par mille protestations.

—Mais faire voyager une enfant abandonnée par les médecins !

—Mais la confier à une cuisinière illettrée !

—Mais se lier les mains vis-à-vis d'elle !

Le jeune père combattit ces propositions une à une et finalement proposa d'aller poser la question au médecin.

On lui fit ce te concession, et il se hâta de mettre son projet à exécution.

—Je serai de retour dans une demi-heure, dit-il.

Il fut absent pendant une heure, et pendant une heure les grand'mères purent épancher à l'aise leurs doléances.

Le pauvre Alfred était fou de se cramponner à cet espoir chimérique, jamais il ne leur serait venu à l'idée qu'une enfant entourée depuis sa naissance par les soins les plus intelligents et les plus délicats, pourrait éprouver quelque soulagement à être confiée à cette honnête paysanne qui avait les mouvements si brusques !

Enfin, M. Alfred se représenta essoufflé de sa course rapide ; mais la physionomie rassérénée.

—Le docteur approuve le départ pour la campagne, dit-il, c'est le seul moyen à tenter, il s'engage à venir deux fois par semaine à Versailles s'il le faut.

Les pauvres grand'mères doutaient encore.

—Mais tes affaires ? dirent-elles, tu ne peux quitter tes affaires.

—J'irai le plus souvent possible tous les jours.

—Allons, décidons-nous, dit le grand-père, demain il sera peut-être trop tard.

Et il ajouta en allant agiter le cordon d'une sonnette :

—Je vais faire venir Faraude, elle s'expliquera devant vous.

Quelques minutes plus tard Faraude comparaisait devant le tribunal de famille et exposait tout simplement son plan. Il consistait à abreuver d'air pur et à peu avec mille précautions l'enfant étioyée, et à changer son alimentation recherchée par une alimentation naturelle dont elle se rendait responsable.

Le oui définitif se fit bien attendre. Les bonnes

grand'mères trouvaient que l'air était bien assez vif pour une malade dans leur maison spacieuse, et l'absence de médecins les effrayait.

Elles se laissèrent arracher un consentement, et M. Alfred alla s'occuper des préparatifs extérieurs du départ. Il télégraphia au garde de sa maison de campagne d'aérer la maison et de tout préparer pour le soir même.

A deux heures de l'après-midi, il n'y avait plus dans la maison que le vieux domestique qui avait élevé M. Alfred, les autres avaient pris le chemin de fer, et une bonne calèche s'arrêtait devant le magasin de fourrures. Les deux grand'mères s'assirent sur la banquette de devant et Faraude portant Thérèse dans un grand édredon de soie bleue, prit la banquette du fond. Elle avait exigé cela, et pendant tout le voyage ses bras robustes formèrent une espèce de hamac à la petite malade qui ne parut pas souffrir du mouvement de la voiture. Elle était endormie quand la calèche s'arrêta devant une élégante habitation précédée d'un parterre et entourée d'un grand jardin anglais.

—Oh ! comme ça sent bon ici ! dit Faraude, quand elle descendit avec son précieux fardeau ; rien que ça ressusciterait un mort.

—Ne parlez pas, ne la réveillez pas, murmura la grand'mère.

—C'est plutôt engourdie qu'endormie qu'elle est, madame ; mais si elle doit guérir le bon sommeil viendra. Où est sa chambre ?

—Suivez-nous, dirent-elles.

Elles montèrent devant Faraude un escalier sans tapis, et elles pénétrèrent dans une belle chambre au premier, meublée avec le luxe de leur maison de ville.

Faraude déposa la petite fille sur le lit, fit l'inventaire du mobilier et, hochant la tête :

—Trop de rideaux et de tapis, dit-elle ; n'y a-t-il pas une autre chambre pour Mlle Thérèse ? Celle-ci est trop cossue, elle ne me plaît point.

Le dernier mot de M. Alfred avait été celui-ci : Laissez-là faire, et les deux grand'mères, par une nouvelle condescendance, permirent à Faraude de visiter la maison et de choisir un appartement. A leur grand désappointement elles l'entendirent s'écrier en arrivant dans une chambre vaste, à peine meublée, qui servait à Marceline pour les repas, mais qui était située au levant :

—Voilà ce qu'il nous faut.

Un grand débat s'ensuivit ; mais Faraude demeura inexorable dans son choix.

Le lit de Thérèse fut transporté dans cette chambre et un lit de fer y fut dressé pour Faraude qui avait déclaré vouloir se charger de l'enfant jour et nuit.

—Heureusement que le cabinet de Marceline est auprès de cette chambre, dit la bisaieule ; sans cela je ne consentirais pas à loger Thérèse dans ce galetas.

—Faudra-t-il demander la voiture pour demain, la ferez-vous mener en voiture ? demanda la grand'mère qui, malgré elle, prenait un air hargneux en parlant à Faraude.

—Nenni, madame, il y a trop d'air dans les voitures ouvertes et pas assez dans les voitures fermées. Si elle peut sortir je la prendrai dans mes bras, et sitôt qu'elle pourra se tenir sur ses jambes je la ferai marcher. Les jambes, ce sont les voitures que le bon Dieu a données aux pauvres, et elles sont plus saines que les autres.

En ce moment Marceline entra toute troublée et annonça d'une voix pleine de larmes que la petite Thérèse paraissait beaucoup souffrir, et qu'elle présentait une de ces crises qui la mettaient à deux doigts de la mort.

(La suite au prochain numéro.)

COURRIER DES MODES

(Voir gravure)

Notre illustration donne différentes toilettes de femmes et d'enfants qui sont toutes d'actualité.

Notre première figure est celle d'un petit garçon qui porte une robe en toile bleue avec jupe plissée. Cette robe s'ouvre en revers sur un plastron de toile bleue également. Autour du revers et du col, dans le haut du plastron, sont posés deux rangs de gance blanche. Au bas de la taille, presque sur les hanches, se met une ceinture de cuir jaune avec agrafe argentée. Un chapeau de paille rond avec fleurs rouges complète ce petit costume.

Notre seconde figure représente une dame vêtue

d'une robe de chambre en mousseline blanche garnie, dans le bas, de deux volants brodés, lesquels sont surmontés d'un entre-deux très haut ; le col, les parements des manches et les poches sont en broderie anglaise ; sur le devant de la robe ainsi qu'aux poches, des nœuds de velours rubis ornent cette jolie robe d'intérieur.

Notre troisième figure représente une dame qui porte une ravissante robe de taffetas glacé changeant. La jupe unie est garnie, dans le bas, d'un haut bouillonné garni de dentelle de chaque côté. Le corsage, en taffetas très montant, s'agrafe au cou et à la ceinture seulement, afin de laisser voir le bouffant de dentelle qui retombe sur la tunique, laquelle forme la pointe sur le devant pour se relever en plis très fournis sur la hanche. Le derrière de cette tunique retombe à plis droits sur la jupe. Une écharpe de dentelle, forme mantille, est jetée sur les épaules ; enfin, un délicieux chapeau de jonc ouvert de fleurettes et de fleurs, formant aigrette, termine cette toilette aussi jolie qu'élégante.

Notre quatrième figure est celle d'une fillette vêtue d'une robe en voile nuance, vieux-rose, garnie de petits volants découpés. Le corsage, en voile crème, broché de petites roses, forme polonaise à paniers très relevés, est attaché à la taille par une ceinture de velours noirs. Un chapeau rond à haute forme, garni de velours noir et de boutons de roses mous-seuses complète ce frais costume.

Enfin notre cinquième dame a une robe de lainage pontillé de différentes couleurs. La jupe est toute plissée ; la double-jupe, très courte, se relève sur le devant en plis contrariés, le derrière de cette double jupe est à plis droits très bouffants dans le haut.

Le corsage est à basques sur le devant. Le derrière de ce corsage est très échancré afin de laisser passer le bouffant de la robe. Ce corsage est ouvert sur un gilet de piqué blanc avec col et revers en velours noir. Le chapeau rond en paille bleue est garni de plumes et de fleurs.

Il est facile, par ces différents modèles, de voir les changements notables qui s'opèrent dans la mode : agrès avoir porté des robes surchargées de garnitures, nous revenons à la simplicité. Les jupes sont presque toutes unies, surtout pour les jeunes filles dont les robes sont à peine ornées d'un petit volant, d'un biais ou de trois rangs de velours. Beaucoup de robes se font unies jusqu'au bas du genou pour se terminer par un haut volant. Ce genre se fait beaucoup dans les petits lainages, les satinettes et les percales. Quant aux robes habillées, la mode est aux hautes dentelles posées à plat sur des jupes de soie de couleur. Nous voyons revenir également les doubles-jupes rondes et sans garniture, ainsi que les corsages à taille ronde qui se froncent à la ceinture et dans le haut. Ce dernier genre convient plus particulièrement aux jeunes filles.

Quant aux chapeaux, le genre rond domine, toutes les ornements sont sur le devant.

UN MEETING

(Voir gravure)

Ils sont là une demi-douzaine de marmots, de face, de profil, de dos surtout, en vêtements quasi débraillés, en souliers éculés, témoignant d'un long et turbulent usage dans la poussière et dans la boue ; ils discutent, et le sujet de leur conférence doit être bien intéressant, car leurs lèvres et leurs yeux sont suspendus à ceux du plus grand, qui tient à la main une sorte d'arc fait d'une baleine et d'une ficelle. Le quartier est écarté, des palissades entourent des terrains vagues, et au loin des maisons pittoresques forment le décor. Tout cela est peint avec largeur et rendu avec un grand esprit d'observation.

Le public s'arrête devant cette scène, mais le groupe n'en est pas distrait, la conversation continue, le complot se trame toujours, pas une de ces petites têtes intelligentes ne se détourne.

Bébé est très fort en arithmétique.

—Voyons, lui dit son oncle, sais-tu les quatre règles ?

—Oh ! oui...

—Eh bien ! voilà : je vais te donner, à partir d'aujourd'hui lundi, deux sous tous les jours ; combien en auras-tu le dimanche ?

Bébé réfléchit, puis, au bout d'un instant :

—J'aurai rien, j'aurai tout bouloté.